

Mon pays n'est pas utopique. Il est à la fois bien réel et intangible, construit sur des millions de pages et rempli d'âmes de papier. On s'y sent partout chez soi, mais il suffit d'un mot pour vous dépayser. Dans mon pays, les livres sont des amis, les meilleurs de tous car ils ne vous quittent jamais : reposez-les et ils vous habitent.

Mon pays est idéal et terrible, doux et amer, rude et beau. Pourtant trop de gens ne le visitent que contraints, ils le voient comme un lieu hostile. Les pages austères des grands classiques ne sont sans doute pas la meilleure entrée en matière pour des ados de douze ou treize ans ! D'autres encore se disent qu'ils n'ont tout simplement plus le temps, que le travail, le ménage, les repas sont plus importants. Ensemble, j'aimerais que nous reconsidérons son image, qu'on le fasse, non pas à coup d'arguments, mais grâce à un livre. Un bon livre. Mais lequel ?... Vous connaissez ce fameux dilemme, du film, de l'acteur, de la musique préférée ? Imaginez ma détresse lorsqu'il a fallu trancher... Pourtant, c'est *La Voleuse de livres* de Markus Zusak qui a fini par s'imposer. Comme une évidence.

Oubliez la chaleur ! Il fait froid, l'Allemagne est en guerre. À sa tête, Hitler effraie le ménage Hubermann qui a recueilli Liesel, une petite fille de communistes. Autant vous prévenir, *La voleuse de livres* est un drôle de bouquin, raconté par la Mort elle-même. Dès la première page, elle vous informe : « *Un détail. Vous allez mourir.* » Ça vous rend sceptiques ? Vous ne devriez pas. Malgré le nazisme, malgré la mort du petit frère de Liesel, malgré la misère des habitants de la rue Himmel, ce livre ne joue pas sur le macabre. Il n'y a aucune lourdeur dans la narration. La Mort omniprésente a beau nous rappeler que nous sommes tous voués à croiser son chemin, sa compassion imprègne tout le récit. Son étourdissement face aux horreurs de la guerre fait écho au nôtre, elle reproche aux hommes de se précipiter dans ses bras ! Mais elle n'en demeure pas moins naturelle... Ce qui n'est pas naturel, en revanche, c'est le goût de cendre dont elle parle en survolant les cheminées des camps. Ce qui n'est pas naturel, c'est la façon dont on se jette dans son giron. Comme nous, la Mort a besoin de lueurs d'espoirs pour continuer à avancer, et au beau milieu de son récit, elle s'arrête, sonde ses souvenirs : « *Souvent, j'essaie de me remémorer ce que j'ai vu de beau à cette époque. J'explore ma bibliothèque d'histoires.* » (p. 356) Sa bibliothèque d'histoires que surplombe le petit livre noir de Liesel.

Imaginez que nous en tournions ensemble les premières pages. Habituellement, les mots d'Allemagne nazie convoquent le même flot d'images : les camps, les squelettes vivants qui les hantent... Mais ici, on n'est ni à Auschwitz, ni dans la cache d'Anne Franck. On croit connaître l'Allemagne d'Hitler mais on découvre la rue Himmel, quelconque. Liesel, notre protagoniste, connaît la douleur bien avant le début de la guerre : son petit frère est mort et sa mère l'a placée chez les Hubermann pour sa sécurité. Elle est analphabète, les mots ne sont pas ses amis, encore moins les livres. Mais ils le deviendront. Elle apprendra, tout au long de son histoire, à se raccrocher à eux. Ils entreront dans sa vie sous une forme plutôt... originale, avec un *Manuel du Fossoyeur*, ramassé dans la neige après l'enterrement de son petit frère.

En parcourant le récit de Liesel, on redécouvre les évidences de notre propre existence, encore et encore. On réapprend qu'il n'y a pas que des gentils ou que des méchants, qu'il y a aussi des gens simples, des gens contraints, des gens comme nous qui manifestent une certaine forme d'héroïsme ou de lâcheté. Alors bien sûr, on y rencontre des nazis... mais aussi des commerçants, des voisins ! *La Voleuse de livres* est comme un nœud formé de vies innombrables, un nœud qu'on aurait envie de démanteler. Tout ça nous parle ! On pense à nos parents, à leur jeunesse, à nos professeurs, à nos collègues et nos amis... Ils tous porteurs d'erreurs, de grands gestes et d'histoires ! Ce livre est le reflet de ce réseau complexe qui nous

lie. En le lisant, vous pouvez vous reconnaître bien sûr, ou vous démarquer ; mais par-dessus tout, vous vous questionnez : qu'aurais-je fait, moi ? qui aurais-je été dans l'histoire de Liesel ?

Ce n'est pas une aventure sans péril que nous propose Markus Zusak. Son monde ne nous laisse pas indemne. En nous faisant lire aux côtés de Liesel, il nous fait comprendre la puissance des mots, leur importance dans nos vies, leurs mystères lorsqu'ils nous échappent. Mais ils sont aussi un refuge. Pour Liesel bien sûr, mais pour combien d'entre nous encore ? Et pourquoi ne deviendraient-ils pas le vôtre, à vous qui ne vous êtes pas reconnus ? Vous hésitez encore ? Pensez ne serait-ce qu'au titre. *La Voleuse de livres*... En ouvrant un livre, vous le volez vous aussi, vous le gardez pour vous et pour toujours. Celui-ci, en particulier, est un roman de l'appropriation face à une situation inextricable. Sa question devient la nôtre. Vous allez comprendre. Comment une gamine de dix ans survit-elle la guerre ? Et nous, comment survit-on à la nôtre, qu'elle soit familiale, financière ou environnementale ? Alors non, l'histoire de *La Voleuse de livres* ne fait pas de la littérature le seul salut de l'humanité. Mais ils sont là, comme un soutien, comme les amis dont je vous ai parlé un peu plus tôt ! Qu'ils soient beaux ou pratiques, on peut toujours se raccrocher à eux, comme Liesel s'est raccrochée à son *Manuel du Fossoyeur*.

*La Voleuse de livres* n'est qu'un livre remarquable. Il en existe des milliers, des millions d'autres, chacun avec leurs histoires. Mon but était de vous donner envie d'ouvrir celui-ci en particulier mais sachez que vous n'avez que l'embarras du choix. Toutefois, si vous rechignez encore à entrer dans ce pays de papier, je veux du moins partir sur une moitié d'échec. Sachez que *La Voleuse de livres* existe aussi... en film ! Mais ce serait quand même vraiment dommage, parce que le livre lui reste infiniment supérieur... Il est plus riche, et vous y conservez la liberté des mots, celle d'interpréter, de vous représenter l'intrigue. On ne lit pas une histoire, on la reconstruit à l'aide de son imagination.

Un dernier mot. René Char conclut son poème ainsi : « *Dans mon pays, on remercie.* » Alors un grand merci à l'équipe du PrhetorX qui m'a permis de me jeter dans les bras familiers de la littérature une nouvelle fois. Merci !

© Hervé Coyer  
Lycée du Grand Nouméa  
Classe Préparatoire aux Grandes Écoles de Commerce  
Option Économie (ECE)  
Promotion 2020

